

Régis Missire
Université Toulouse 2

Sémiosis textuelle, stratification du champ attentionnel et déstratification des plans du langage

Résumé : Les réflexions proposées dans cette étude¹ s'inscrivent dans le cadre de la conception morphosémantique du texte et de l'hypothèse de la perception sémantique élaborées par Rastier, qui articulent points de vue sémiotique et perceptif sur le langage. Nous prolongeons ici des analyses (Missire, 2013) dans lesquelles nous soulignons que cette mise en relation des problématiques perceptivistes et sémiotiques, entretient une forme de cloisonnement premier entre plans qui empêche de poser la question d'une perception *sémiotique* non réductible à la "somme" d'une perception sémantique d'une part et d'une perception de l'expression d'autre part. Nous argumentons ici que, dans l'état actuel de la théorie, problématisations perceptives et sémiotiques sont bien *co-présentes*, mais la sémiosis est toujours l'affaire de la rencontre ("appariement") entre deux plans dont la séparation n'est pas réellement problématisée puisqu'elle est à vrai dire constitutive de la sémantique comme discipline. Aussi le recours à une conceptualisation de type gestaltiste pour modéliser l'activité langagière se trouve précédée par une séparation principielle issue de la théorie linguistique (i.e. plans du signifiant et du signifié) non théorisée dans le cadre d'une théorie du champ perceptif. On voudrait ainsi dans ce qui suit s'interroger sur la possibilité de prolonger le thème phénoménologique dans la perspective morphosémantique, ce qui consistera à envisager directement la question de la phénoménalité du sémiotique dans le cadre d'une théorie du champ attentionnel.

Mots-clés : perception sémantique, semiosis, champ attentionnel, stratification linguistique, déstratification, gestalt, phénoménologie.

¹ Version révisée et mise à jour de l'article paru dans D. Ablali, S. Badir, D. Ducard., éd(s) : *Documents, textes, oeuvre. Perspectives sémiotiques*. Rennes : Presses Universitaires de Rennes (2014)

Les mots, les formes mêmes, apparaissent bientôt comme des réalités secondes, résultats d'une activité de différenciation plus originaire. Les syllabes, les tournures et les désinences sont les sédiments d'une première différenciation qui, cette fois, précède sans aucun doute le rapport de signe à signification, puisque c'est elle qui rend possible la distinction même des signes : les phonèmes, vrais fondements de la parole (...) ne *veulent* par eux-mêmes *rien dire* qu'on puisse désigner. Mais justement pour cette raison, ils représentent la forme originaire du signifier, ils nous font assister, au dessous du langage constitué, à l'opération préalable qui rend simultanément possibles les significations et les signes discrets (...) ils sont moins un nombre fini d'ustensiles qu'une manière typique de moduler, une puissance inépuisable de différencier un geste linguistique d'un autre.

Maurice Merleau-Ponty, *La prose du monde*.

0. Introduction²

Dans (Rastier, 2007) est proposé un modèle de la sémiotique textuelle que l'on peut résumer par les traits suivants :

(i) Substitution d'un modèle sémio-herméneutique du *passage* à la monade sémiotique (apocryphe) du *CLG*. Le passage est ouvert sur ses contextes gauche et droit, avec lesquels il contracte des relations *homoplantes* et *hétéroplanes*, dites *relations sémiotiques*.

(ii) Au titre des relations homoplantes sur le plan du signifiant, on peut évoquer les phénomènes de liaison ou d'harmonie vocalique ; sur le plan du signifié, les relations d'assimilation, de présomption d'isotopie ou de dissimilation. Pour les relations hétéroplanes, il faut distinguer les relations orientées du signifiant vers le signifié (p. ex. la désambiguïsation d'un signifié par un signifiant voisin) de celles orientées du signifié vers le signifiant (p. ex. la propagation d'un signifié à un signifiant voisin, comme dans la rime).

(iii) Sur les deux plans du langage, l'interprétation est envisagée comme une perception de fonds et de formes :

« Sur chaque plan du langage, l'interprétation perçoit en premier lieu des formes qui se profilent sur des fonds. Les *fonds sémantiques* sont des isotopies, les *formes sémantiques* des *molécules sémiotiques* (comme les thèmes, par exemple). Les *fonds expressifs* sont manifestés notamment par des isophonies, les *formes expressives* par des formules (figements à divers degrés, dont les formules rituelles sont un exemple éminent). Une *molécule phémique* est constituée par le groupement de traits de l'expression associés en une forme expressive. À un niveau d'analyse inférieur, on pourra également rapporter les continuités prosodiques à des fonds et les accents à des formes." (Rastier, 2007, p. 11)

(iv) En combinant l'opposition des plans et l'opposition fond/forme, Rastier distingue des *parcours sémiotiques* typiques, entre :

- a. fonds expressifs et fonds sémantiques (homotonalité³) ;
- b. formes expressives et forme sémantiques (comme dans la nomination) ;
- c. formes sémantiques et fonds expressifs (diffusion expressive, sommation sémantique) ;

² L'introduction et la section 1.1 de ce texte reprennent des éléments de Missire (2013).

³ Dont il n'est pas proposé d'exemple. Pour une proposition, cf. 2.3.

d. fonds sémantiques et formes expressives.

Ces propositions s'inscrivent dans le cadre de la conception morphosémantique du texte et de l'hypothèse de la perception sémantique élaborées par Rastier depuis plus de 20 ans⁴, conception qui articule points de vue sémiotique et perceptif sur le langage : « Sur chaque plan, la dualité entre fonds et formes témoigne du fait que toute performance sémiotique se reconnaît par la perception sémantique comme par la perception de l'expression. » (Rastier, 2007, p. 11). Dans ce contexte, la *sémiosis textuelle* est définie comme un mode d'*appariement* entre plans du langage déterminé par le genre d'appartenance de la performance sémiotique considérée.

Les propositions formulées ici prolongent celles de (Missire, 2013), dans lesquelles nous soulignons que cette mise en relation des problématiques perceptivistes et sémiotiques, exprimée en particulier par les concepts de parcours sémiotique, relations sémiotiques et sémiosis, entretient une forme de cloisonnement premier entre plans qui empêche de poser la question d'une perception *sémiotique* non réductible à la "somme" d'une perception sémantique d'une part et d'une perception de l'expression d'autre part. Nous argumentons dans ce travail que, dans l'état actuel de la théorie, problématisations perceptives et sémiotiques sont bien *co-présentes*, mais la sémiosis est toujours l'affaire de la rencontre ("appariement") entre deux plans dont la séparation n'est pas réellement problématisée puisqu'elle est à vrai dire constitutive de la sémantique comme discipline. Aussi le recours à une conceptualisation de type gestaltiste pour modéliser l'activité langagière se trouve précédée par une séparation principielle issue de la théorie linguistique (i.e. plans du signifiant et du signifié) non théorisée dans le cadre d'une théorie du champ perceptif. Sans doute atteint-on ici une limite de la relation entre théorie sémiolinguistique et heuristique perceptiviste, limite que l'on peut d'ailleurs tout à fait considérer comme une pierre angulaire pour la constitution d'une sémantique scientifique. On voudrait cependant dans ce qui suit s'interroger sur la possibilité de prolonger le thème phénoménologique dans la perspective morphosémantique, ce qui consiste à envisager directement la question de la phénoménalité du sémiotique. En somme, tout en ne pouvant tout à fait ignorer la dualité contenu/expression, il s'agit de faire droit à une conception pour laquelle le procès de sémiose est aussi celui d'une co-constitution par différenciation des plans, dont le face à face constitue la phase terminative du procès engagé⁵.

1. Stratification du champ attentionnel et plans du langage

1.1. Signifiant et signifié dans le champ attentionnel

Ces questions ont été abordées dans le corpus phénoménologique, notamment par Husserl dans ses *Leçons sur la théorie de la signification* (1908) dans le chapitre *Conscience de son de mot et conscience de signification*. Il y propose une stratification attentionnelle du champ de conscience en fonction de l'intensité attentionnelle qui s'y déploie, en en distinguant quatre degrés (visée thématique, remarquer primaire, remarquer secondaire et arrière-fond), distinction qu'il reverse ensuite à l'analyse phénoménologique du mot.

L'opposition principale s'établit entre visée thématique et les différentes formes de remarquer et l'arrière-fond. Imaginons un voyageur qui se rend en train à un rendez-vous important. Tout en étant absorbé en imagination par les enjeux de ce rendez-vous, il contemple le paysage par la fenêtre : un champ d'éoliennes s'étend à sa droite, qu'il remarque, qu'il suit même des yeux, et pourtant celui-ci n'est que *remarqué*, il ne parvient pas à prendre la place de son rendez-vous dans la

⁴ Cf. notamment (Rastier, 1991, 2003, 2007).

⁵ On s'inspire en cela de propositions contenues notamment dans (Rosenthal, Visetti, 2008), qui imagent cette idée comme un *étirement* entre plans : « Le propre de toute sémiose (...) est d'introduire dans l'expérience ce qu'on peut appeler une profondeur, polarisée entre un plan de la « manifestation » et un plan du « contenu ». (...) caractère paradoxal de l'expression (...) puisque la profondeur délivrée peut s'étirer jusqu'à se scinder en deux plans dès lors dissociés – l'exprimé X devenant 'contenu', et l'exprimant Y 'expression'. » (pp. 179-187).

conscience. Husserl recourt à un tel exemple pour établir une différence entre l'objet en tant que la conscience vit *en lui*, en tant qu'elle est tout occupée par lui (le rendez-vous en tant que thème, objet d'une visée thématique) et l'objet en tant que la conscience fait simplement *attention* à lui, se dirige vers lui, lui accorde un certain privilège qui le détache de l'arrière-fond, sans qu'il soit pour autant thématiquement investi par la conscience (le champ d'éoliennes en tant que remarquer primaire)⁶. Il importe ainsi de faire la distinction entre le fait d'être tourné vers un objet (remarquer primaire) et le fait d'être occupé par lui (visée thématique) : à côté de l'arrière-fond, des remarquer secondaire et primaire, "il faut aussi considérer la manière de *vivre* dans l'objet : lorsque la conscience est tout entière impliquée dans l'objet en tant qu'elle s'attarde pour en suivre les formes internes et en investir la texture, en somme pour y résider, on parlera alors de *visée thématique*."⁷

Cette distinction est alors utilisée par Husserl pour distinguer les positions respectives de la conscience de *son de mot* et de *signification* dans un tel champ attentionnel, ainsi que la relation particulière qui les unit (1995, pp. 39-45) :

« prenons le phénomène de son de mot (...) en tant qu'intuitif, par exemple en tant que perception (...) ce n'est pas à lui que va, dans la conscience normale de signification du mot (ici la lecture) notre "intérêt". Nous jetons la vue dessus ; et pourtant nous ne le percevons pas au sens où nous nous tournons vers un objet en tant qu'il est perçu (...) nous voyons le signe d'écriture, nous le fixons même, mais nous ne le visons pas (...) ce que nous visons c'est quelque chose de tout autre : nous visons des objectivités significées, nous vivons dans la conscience de signification. (...) La conscience de son de mot a manifestement pour fonction, non pas de retenir le remarquer primaire qui est accompli en elle, mais de le conduire à la conscience de signification qui est stimulée en même temps. (...) Il existe ici précisément une unité phénoménologique particulière entre conscience de son de mot et conscience de signification. »

Cette "unité phénoménologique particulière", dans le cas des signes "significatif" comme le sont les signes linguistiques⁸, réside dans la *modalisation* qui s'établit entre les deux plans, que Piotrowski, en établissant un parallèle entre conceptions husserlienne et saussurienne du signe, analyse ainsi : « l'organicité des constituants du signe procède de leur modalisation dans l'unité du champ attentionnel de la conscience ; les actes de l'intention signitive instituent les consciences de son de mot et de signification en tant que telles, dans les *positions* interdépendantes d'objets d'une visée primaire (perception) et thématique (signification) ; ces positions exposent exhaustivement leurs caractères phénoménologiques respectifs et permettent de rendre compte de l'unité doublement fusionnelle et dissymétrique du signifiant et du signifié. » (2012, pp. 118-119).

Pour notre propos, on retiendra de cette analyse husserlienne que signifiants et signifiés ne peuvent *en même temps* être au centre du champ : dans l'attitude naturelle la plus fréquente du locuteur, le sens de ce qui est dit est visé par le destinataire et occupe en effet le centre de l'attention. En remarquant ce fait simple, on se donne les moyens de corréler un principe sémiotique (relation *nécessaire* entre signifiant et signifié) et un principe perceptif en homologuant le premier à une répartition du champ entre centre et périphérie. On comprend dans ces conditions la difficulté que l'on peut avoir à se représenter la perception simultanée des fonds sémantiques, formes sémantiques, fonds expressifs, formes expressives dès lors que l'on part de l'idée d'un champ attentionnel qui s'étire entre chacun de ces deux plans pour un sujet qui les saisit toujours *en perspective* : si pour chacun des plans pris en soi on peut en effet proposer une description en termes de fonds et de formes, une phénoménologie de la parole dérange la symétrie première du face à face entre plans qu'il suffirait d'unir dans un appariement second.

1.2. "Conscience de son de mot" et signifiant textuel

⁶ Cette description stratifiée du champ attentionnel mériterait d'être illustrée plus longuement. Faute de place, je renvoie, outre au texte de Husserl, à la lecture structurale qu'en a proposée David Piotrowski (2010) ainsi qu'à l'analyse détaillée dans le cadre d'une psycho-phénoménologie de l'attention faite par Vermesch (2000).

⁷ Piotrowski, 2010, p. 26.

⁸ vs *indictif*, comme la fumée pour le feu (cf. Husserl, 1995, pp. 30 et sq).

Cette première coordination entre problématiques sémiotique et phénoménologique doit cependant être approfondie, au moins pour deux raisons :

(i) Tout d'abord parce qu'il est évident que dans son analyse Husserl envisage avant tout un usage instrumental-utilitaire de la parole auquel on ne saurait la réduire. De fait il convient de ménager d'autres positionnements du signifiant et du signifié en fonction des genres de la parole mobilisés. Sans même évoquer les sémosis impliquées dans les arts et rituels du langage (poésie, "désaisie thématique" dans la récitation de mantras, attention flottante en psychanalyse etc.), les locuteurs redisposent quotidiennement signifiants et signifiés lors de leurs reformulations, thématisations épilinguistiques, etc. Il s'agit alors simplement de reconnaître le caractère situé de la sémosis, laquelle est explicitement ou implicitement contrainte par des normes de genre qui s'imposent sans être pour autant déterministes⁹.

(ii) Ensuite parce que, en dépit de sa volonté de rendre compte du mode d'existence du signe dans le champ de conscience d'un sujet, l'analyse husserlienne demeure encore très abstraite : le mot, bien que tirant son crédit d'existence d'un imaginaire lexicographique très largement partagé, demeure en effet souvent introuvable en dehors d'une thématisation métalinguistique qui consiste précisément à en arrêter le format. On pourrait ainsi reprocher à l'analyse husserlienne son préalable, qui consiste précisément à faire porter l'analyse attentionnelle sur une unité précédemment et abstraitement détachée, alors même que rien n'accrédite *a priori* son privilège perceptif : de fait, on pourrait même s'interroger sur l'existence d'une telle "conscience de son de mot" dès lors que cette conscience n'est pas celle, toute expérimentale, de la reconnaissance d'un mot ou d'un logatome dans un protocole donné, mais celle d'un sujet pris dans un cours d'action sémiotique. Sur cette question en tous cas, la psycholinguistique n'a pas tranché par exemple lesquelles d'unités comme les phonèmes, les syllabes, les mots voire les énoncés seraient prééminentes dans la perception¹⁰, et l'argument de la localisation du signifiant en position de remarquer primaire peut être repris pour faire valoir au contraire la labilité de la conscience de son de mot : dans une perception sémiotique temporalisée comme celle du langage, la position non-thématique du signifiant serait ainsi la condition même de l'absence d'une saisie plénière d'unités comme le mot. Plus généralement, il faut insister sur ce fait d'une absence totale de recouvrement entre le vécu temporel commun d'une suite linguistique et l'expérience (tentatoire) de saisie de chacun de ses constituants dans leur succession : phénoménologiquement, et sauf conditions particulières, les unités linguistiques stratifiées que dégage l'analyse ne sont pas saisies dans leur plénitude mais seulement partiellement en certains de leurs "moments", la prééminence de certaines d'entre eux (phonétiques, prosodiques, lexicaux, etc.) dans la conscience étant l'effet d'une stabilisation de processus ascendants et descendants complexes à chaque fois rejoués dans une perception donnée¹¹. On pourrait cependant s'inspirer d'études comme celle de Brown et McNeil mentionnée dans (Jakobson, Waugh, 1980, p. 279) à propos des situations de "manque de mot"¹²,

⁹ Husserl envisage d'ailleurs dans son texte ces possibilités : « Il existe ici précisément une unité phénoménologique particulière entre conscience de son de mot et conscience de signification. *C'est sur elle que se fondent ensuite des possibilités essentielles de modification, comme par exemple ces possibilités qui consistent à retourner l'intérêt, à résister à la tendance qui conduit au thème de la signification, ce qui fait que le mot, avec un caractère phénoménologique d'ensemble devenu autre, perd sa signification normale.* » (1995, p. 46, nous soulignons).

¹⁰ Cf. par exemple la conclusion de Mc Neil et Lindig (1973, p. 430) : "What is "perceptually real" is what one pay attention to. In normal language use the focus of attention (...) is the meaning of an utterance. Subordinate levels become the focus of attention only under special circumstances (...) There is no clear sense in which one can ask what the "unit" of speech perception is. There is rather a series (or a network) of processing stages and each can in principle be the focus of attention."

¹¹ Cf. les modélisations en termes de résonance adaptative (Grossberg) dans (Goldinger, Azuma, 2003) pour la perception de la parole.

¹² qui montre que, lors de la recherche du mot "sur le bout de la langue", les informations comme le nombre de syllabes, la place de l'accent, le début et la fin du mot sont celles qui sont le plus immédiatement accessibles.

pour faire valoir que la position généralement non-thématique du signifiant est certainement une condition de remaniement du plan de l'expression favorisant sous certaines conditions l'émergence et l'éventuelle montée au premier plan de formes expressives composées de moments phonético-prosodiques (rythme, syllabes, accent, timbre, etc.) agrégés dans des percepts non directement dérivables des unités généralement reconnues aux différents niveaux de l'analyse linguistique, et surtout imprévisibles (cf. *infra* 2.3). Disant cela, il s'agit au fond surtout de reconnaître l'insaisissabilité foncière du signifiant textuel : si sur le plan du signifié les limites des approches en sémantique compositionnelle ont été régulièrement soulignées, la matérialité qui sert de support au signifiant aura pu favoriser un *a priori* compositionnaliste trompeur.

En regard de la question que nous posions en introduction, nous retiendrons donc que formuler le problème de la sémosis dans le cadre englobant d'un concept de champ attentionnel permet d'éclairer quelque peu le "mystère" de l'appariement de fonds et formes sémantiques et expressives : s'il est possible en effet de décrire *abstraitement* des fonds et des formes sur chacun des deux plans du langage, une perception sémiotique concrète échelonne ces diverses grandeurs sur un gradient d'intensité attentionnelle, de la visée thématique à l'arrière-plan, ce qui a pour conséquence que des formes peuvent faire l'objet d'un simple remarquer primaire ou secondaire, et qu'à l'inverse des fonds peuvent être en position de visée thématique sans pour autant devenir formes.

2. Parcours sémiotiques et déstratification des plans du langage

Pour autant, et en dépit des modalités selon lesquelles des genres de la parole déterminent ce qui sera privilégié dans la perception sémiotique, on ne saurait, même dans le cadre d'un genre donné, assigner définitivement une position dans le champ attentionnel à tel ou tel type de grandeur. Les parcours interprétatifs paraissent au contraire caractérisés par des variations incessantes de focalisation de l'attention, signifiant et signifiés étant amenés successivement à occuper différentes positions dans le champ. De ce point de vue, un aspect important de la description de la sémosis consiste aussi, quand cela est possible, à restituer l'*orientation* selon laquelle se fait cet appariement. On peut, en simplifiant, identifier des parcours allant du signifiant vers le signifié et d'autres du signifié vers le signifiant.

2.1. Du signifiant au signifié

Considérons les vers 2 et 3 de *Mon rêve familial* (Verlaine) :

Je fais souvent ce rêve étrange et pénétrant
 D'une femme inconnue, et que j'aime et qui m'aime
 Et qui n'est, chaque fois, ni tout à fait la même
 Ni tout à fait une autre, et m'aime et me comprend.

On note la récurrence d'une forme expressive nécessitant pour être décrite la mobilisation de critères syllabiques, phonétiques, et accentuels : on identifie en effet dans *inconnue, et que j'aime, et qui m'aime, Et qui n'est, chaque fois*, cinq occurrences d'une matrice (i) trisyllabique, (ii) contenant un [k] sur la deuxième position, et (iii) accentuée sur la troisième position :

/ / / / /
 [ɛ̃kɔny] [ekəʒɛm] [ekimɛm] [ekinɛ] [ʃakəfwa]

représentable ainsi :

[_ k _]

Formation perceptive momentanément mise au premier plan par la synchronisation de critères phoniques, rythmiques et syllabiques, ce mannequin expressif appelle, en contexte poétique, à être sémiotisé, c'est-à-dire interprété. Deux interprétations non contradictoires, mais dont la différence permet d'illustrer l'ouverture *a priori* d'une telle saillance du plan de l'expression sur des grandeurs variées du plan du contenu, peuvent être proposées :

(i) On peut ainsi indexer la répétition de cette forme sur l'isotopie de la /familiarité/, présente dans le début du poème (cf. 'familier', 'souvent', 'chaque fois', le présent d'habitude). On considère alors que la *répétition* de la forme participe de l'isotopie, l'aspectualisation itérative, affine à cet effet de familiarité, étant pour ainsi dire iconiquement exprimée par la répétition. Aussi bien pourrait-on, dans un autre ordre, conférer aux anaphores rhétoriques (*et que j'aime, et qui m'aime, et qui n'est*) la même fonction, mais ce plan d'objectivation n'intégrerait pas *inconnue* et *chaque fois*. En revanche, cela nous permettrait d'"étouffer" le mannequin expressif en relevant dans les trois cellules un même mouvement de timbre, s'ouvrant de [e] à [è] entre la première et la troisième position : [e k è].

Remarque : on profite incidemment de cette description pour souligner l'insuffisance de la définition de l'isotopie en termes de répétition ou récurrence de *sèmes*. Le sème étant défini comme une relation entre sémèmes (ou sémies) et ceux-ci comme les signifiés de morphèmes (ou lexies), on en reste ainsi à la définition d'un phénomène *textuel* sur une base *morphémico-lexicale*. Certes, la reformulation plus dynamiciste en termes de *présomption d'isotopie* permet de reconnaître l'importance de la détermination (partielle) du global sur le local, mais il ne semble pas que cette caractérisation perceptiviste (isotopie ressaisie comme illustration de la loi gestaltiste de bonne continuation¹³) ait suffisamment rétroagi avec la définition initiale : ainsi, où actualiserons-nous le sème /familiarité/ dans le cas d'une répétition ? On comprend bien que la question a peu de sens, et qu'il est nécessaire de reconnaître des conformations du champ sémiolinguistique qui ne se laissent pas ramener à leurs constituants lexicaux. Parce qu'elles sont des traces mémorisées de routines sémiosiques, ces unités lexicales ont certes un rôle irremplaçable d'interprétant et d'îlot de confiance, mais à côté de leur enrôlement dans les parcours interprétatifs, il faut aussi reconnaître que l'activité sémiotique, résolument opportuniste, *fait potentiellement signe de toute forme*.

(ii) Sans contradiction avec la lecture précédente, il est également possible d'investir la répétition avec des grandeurs de la composante dialectique, en l'occurrence actorielles. Relevons en effet que (i) ce poème est le portrait d'une femme qui, outre par son interaction avec "Je" dans le huitain, se définit essentiellement par ses attributs sonores dans le sizain (la sonorité de son nom, sa voix) ; (ii) ce poème témoigne d'une exploration superlative des ressources sonores de la langue par Verlaine. Or si l'on considère ce qui est prédiqué de la 'femme' dans la suite du passage envisagé, on lit que celle-ci n'est "ni tout à fait la même, ni tout à fait une autre". Autrement dit, on peut prédiquer de la forme expressive identifiée exactement les mêmes propriétés que de la femme dont il est question, puisque l'invariant expressif dégagé l'est à chaque fois sur un fond de différences (la forme expressive est ainsi littéralement "ni tout à fait la même, ni tout à fait une autre"). Le rapport du "Je" à la femme de son rêve est ainsi le même que celui du lecteur à la forme expressive, qui iconise sur la modalité sonore les propriétés générales de la femme. En somme, certains indices poussent à l'identification poème / femme, ce que l'on exprimerait de manière condensée dans la formule [_ k _] = 'femme'. Une telle interprétation peut être davantage argumentée, mais peu importe ici : l'essentiel est bien d'illustrer un principe de sémiotisation possible, une sémiogénèse

¹³ cf. Rastier 1991.

singulière, sans nécessairement arbitrer son degré de plausibilité, qui relève au fond d'une herméneutique.

Dans les termes du dispositif husserlien préalablement évoqué, nous dirons que dans une telle circonstance, des caractères de "formellité" du plan de l'expression, auxquels la perception sémiotique est rendue sensible pour des raisons génériques, s'imposent en position de thème (objet d'une visée thématique), cette installation indiquant un moment inchoatif de la sémiogénèse, qui se verra effectuée si une forme (par exemple un acteur) et/ou un fond (par exemple une isotopie) du plan du contenu viennent l'investir.

2.2. Du signifié au signifiant

Si la plupart des recherches sur la question de la signifiante se sont principalement concentrées sur la sémiotisation d'unités du plan de seconde articulation ou intermédiaire (phèmes, phonèmes, submorphèmes etc.), on ne peut exclure dans notre perspective des mouvements inverses, du signifié vers le signifiant. Ainsi dans la traduction française du haïku suivant de M. Bashô :

Un éclair :
 Dans l'obscurité éclate
 Le cri d'un héron

on identifie dans 'éclair', 'éclate', 'cri' la récurrence d'une molécule sémique [[processus] (ATI) [/intensif/ /ponctuel/ /dissipatif/]] qui se transpose sur les fonds /visuel/ et /sonore/ pour 'éclair' et 'cri', 'éclate' jouant ici comme signifié d'interface. On considérera que le traducteur a choisi de souligner cette récurrence de la molécule sémique en l'exprimant par des unités lexicales contenant toutes trois le son [k]. Mais contrairement à l'exemple précédent, on estime ici que l'isophonie en [k], exemple de fond expressif, est dans un premier temps en position de remarquer primaire, son appariement avec la forme sémantique identifiée n'étant éventuellement thématisée que dans un second temps. En résumé pour les deux exemples qui précèdent :

		visée thématique	remarquer primaire
Parcours sémiotiques	expression--> contenu	[_ k _]	/familiarité/ 'femme'
	contenu --> expression	[/processus/ /intensif/ /ponctuel/ /dissipatif/]	[k]

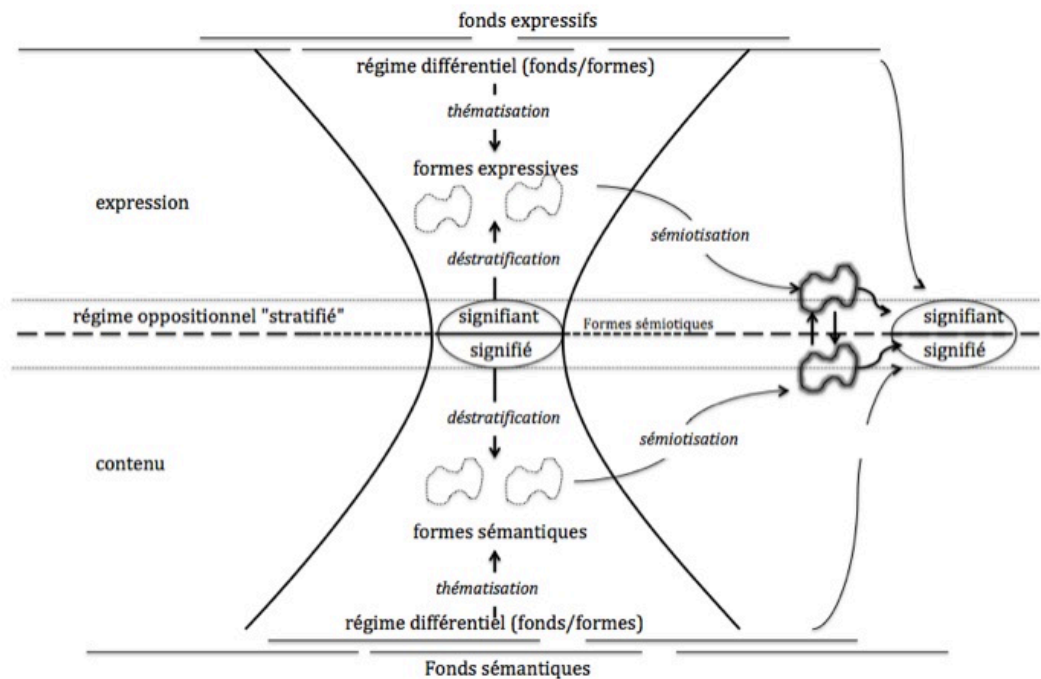
2.3. Déstratification des unités linguistiques

Dans les termes de la distinction benvenistienne entre niveaux sémiotiques et sémantiques de l'analyse linguistique (Benveniste, 1969), plusieurs auteurs se sont préoccupés, dans des contextes et avec des objectifs souvent différents, de ce qu'il advenait des unités du niveau sémiotique quand l'attention se porte au niveau textuel. Si un phonème se définit au niveau sémiotique par sa fonction distinctive et au niveau phonétique comme un faisceau de traits distinctifs, si, de la même manière, un sémème se définit comme un signifié déterminé différenciellement au sein d'un système, la question qu'il faut alors se poser est celle du statut de ces unités dès lors qu'elles s'intègrent dans des formes sémantiques ou expressives ne se laissant pas décrire comme des grandeurs intégrées à un système et donc non définissables en termes

relationnels. Il nous paraît éclairant ici de reprendre l'idée de "déstratification" avancée par L. Jenny (1990), qui repose en définitive sur la reconnaissance d'au moins deux modes d'existence pour les grandeurs linguistiques, oppositionnel et différentiel : "Là où les unités oppositionnelles s'intègrent régulièrement dans le discours selon des niveaux de concaténation hiérarchisés, les différences traitent des syntagmes comme des ensembles hétérogènes, elles confondent les niveaux linguistiques et les déstratifient. Elles lient des unités linguistiquement inintégrables, elles condensent des valeurs sémantiques et elles les engagent dans des rapports analogiques ou contrastifs." (1990, p. 99). On mentionnera sans pouvoir le détailler ici que l'appréhension de ce phénomène de déstratification dans les termes d'un glissement d'un régime oppositionnel abstrait à un régime différentiel concret est parfaitement récupérable dans le cadre de l'épistémologie saussurienne telle qu'elle a été analysée sur ce point dans (Piotrowski, 2010, p. 189) :

"La différentialité concerne donc le signe *concret*, autrement dit le "phénomène signe", comme appréhendé dans la pratique sémiolinguistique, et non le signe en tant qu'identité systémique, à savoir le signe dans sa stricte objectivité relationnelle (...) La définition de l'opposition établit donc l'*oppositivité* comme *promotion systémique et linguistique de la différentialité*, comme caractérisation structurale *en langue* d'une conscience empirique de la distinctivité, et, dualement elle stipule que les formes oppositives, une fois leur caractère systémique neutralisé, s'expriment comme régimes différentiels portant non sur les unités structurales mais sur des occurrences phénoménales."

Nous ajouterons simplement que la disponibilité figurale des unités sémiotiques pour leur réarticulation dans des sémiogénèses est rendue possible par leur mode d'existence dans le champ attentionnel. Si les recherches ont jusqu'à présent surtout insisté sur les déstratifications du plan du signifiant, c'est probablement parce que le rapport phénoménologique ordinaire à la parole situe les grandeurs du plan du contenu en position de visée thématique et celles du plan de l'expression en position de remarquer primaire (cf. 1.), cette position non-thématique facilitant précisément les effets de suspension systémique. Mais il faut insister avec Rastier sur le double sens possible des parcours sémiotiques, d'où le caractère symétrique du schéma récapitulatif suivant :



Quelques indications de lecture du schéma :

(i) La forme en sablier figure tout à la fois les oppositions *abstrait / concret, paradigmatique / syntagmatique, concentré / étendu*, les premiers termes de chaque opposition se situant sur la partie étroite et centrale (niveau sémiotique), les seconds dans les zones plus éloignées du bandeau central, des formes aux fonds à proportion de ce que l'on s'en éloigne. Le bandeau horizontal central figure le niveau systémique de première articulation où se définissent oppositionnellement des unités bifaces. On y verra une possibilité de représentation du niveau sémiotique tel que l'entend Benveniste. Nous proposons de conserver les termes saussuriens de signifiant et signifié pour ce niveau.

(ii) Sur l'axe vertical, de part et d'autre du bandeau horizontal, nous envisageons des unités monofaces, des *morphologies*¹⁴, au titre desquelles nous comptons les fonds et formes sémantiques et expressifs. Sur chacun de ces plans prime un régime non plus oppositionnel mais différentiel - précisément le rapport fond / forme. Nous reprenons pour ces plans les termes hjelmsleviens de plan d'expression et plan du contenu. Comme l'opposition est une espèce de la différence, nous considérons donc que le couple contenu / expression est plus générique que signifié / signifiant. Les deux plans peuvent "se regarder" par dessus le niveau sémiotique, mais dans ce cas-là leur relation est *métalinguistique* : on peut par exemple désigner par le formant *ennui* la molécule sémique composée des sèmes [/privation/, /itératif/, /imperfectif/, /dysphorique/], mais le rapport entre *ennui* et cette molécule est non-nécessaire et radicalement différent de celui entre *ennui* et le signifié 'ennui' (qui contient par exemple les sèmes macrogénériques /abstrait/, /humain/, et mésogénérique /sentiment/). Pour une phénoménologie de la parole, cela signifie qu'il faut reconnaître l'existence concrète, sur les deux plans du langage, de grandeurs monofaces dont on ne peut rendre compte, c'est bien le paradoxe, qu'en les objectivant dans une lexicalisation métalinguistique.

(iii) On identifiera au moins trois opérations de *déstratification, thématization et sémiotisation*. Comme évoqué *supra*, l'idée de *déstratification* désigne l'enrôlement de ressources oppositionnelles et systématiques dans des morphologies qui en captent un moment "substantiel" pour le redispenser et l'agréger immédiatement dans une nouvelle configuration (forme sémantique, forme expressive) se détachant différentiellement sur un fond. Le terme de déstratification peut cependant être trompeur dans la mesure où il laisse entendre que le substrat systémique est détruit dans cette opération. On gagnerait peut-être à désigner plutôt le phénomène comme un *changement de phase* sémantique ou expressive, en étendant au plan de l'expression le modèle des phases sémantiques que Visetti et Cadiot (2001) dénomment *motif, profil et thème* : ici, la déstratification correspondrait à un passage du profil aux motifs et thèmes. Inversement, l'opération de *thématization* désignerait un changement de phase des motifs aux thèmes et aux profils. Pour ce qui est de l'analyse sémantique, on notera qu'il devient alors abusif de parler de sèmes pour les constituants de formes sémantiques, puisque le sème est constitutivement tributaire d'une définition au sein d'un système. On pourrait convenir, sur le modèle de la dénomination *traits distinctifs* pour le plan de l'expression, d'utiliser le terme de *traits sémantiques* pour désigner ces constituants de formes. La *sémiotisation* renvoie aux parcours sémiotiques dont on a vu deux exemples dans la section précédente. Il n'y a pas de différence de nature entre ce type de parcours et ceux dont le résultat est désigné par le nom de submorphèmes, mais une différence quantitative, les submorphèmes entrant dans la composition d'un (plus) grand nombre d'unités lexicales¹⁵. À un degré de formellité inférieur aux submorphèmes, on pourrait aussi évoquer les résultats des recherches de Fónagy (1983) sur la sémantisation de traits phémiques comme une sémiotisation potentielle qui se voit réalisée dans le protocole

¹⁴ Que l'on peut envisager comme une version gestaltiste des *figures* hjelmsleviennes.

¹⁵ Cf. Bottineau (2008).

d'interrogation : ainsi, de quatre textes constitués de logatomes, et présentant pour l'un des dominantes occlusives sourdes (/p/ /t/ /k/), pour le deuxième des occlusives sonores (/b/ /d/ /g/), pour le troisième les sons (/l/ /m/) et le dernier des fricatives sourdes (/f/ /v/ /H/), que les sujets corrèleront significativement à des thématiques /guerrière/ (/p/ /t/ /k/), /érotique/ (/b/ /d/ /g/), /amoureuse/ ((/l/ /m/) et /paysage d'automne/ (/f/ /v/ /H/)¹⁶. Mais ces valeurs ne sont pas "internalisées" par chacun de ces traits ou leurs faisceaux de traits, les quatre thématiques étant proposées par l'expérimentateur : la sémiotisation se fait dans ce cas-là par co-différenciation des faisceaux de traits distinctifs, certains apparaissant comme plus aptes à exprimer certaines valeurs sémantiques déjà actualisées par dénomination dans le protocole. On pourrait voir dans ce phénomène un exemple de relation entre fonds sémantiques et fonds expressifs (homotonalité, cf. *supra* introduction).

(iv) Enfin, notons que le caractère bi-dimensionnel du schéma proposé ne permet pas de rendre compte de la dissymétrie des grandeurs selon leur position dans le champ attentionnel.

En résumé :

	Plan du contenu	Plan de l'expression
Niveau sémiotique stratifié (régime de l' <i>opposition</i>)	/sèmes/, 'sémèmes', 'sémies'	phèmes, phonèmes, signifiants morphématiques et lexicaux
Niveau sémantique "déstratifié" (régime de la <i>différence</i> (forme / fond)	traits sémantiques, formes sémantiques, isotopies	traits distinctifs, sons, submorphèmes, formes expressives (mannequins phonétiques, formes accentuelles)

3. Conclusion :

Nous concluons rapidement en évoquant les approfondissements en cours de cette étude :

(i) Sous d'autres noms, la question de la sémosis textuelle a déjà été travaillée dans le domaine de la linguistique textuelle *lato sensu*. C'est le cas en particulier de certaines traditions post-benvenistiennes, non unifiées, autour de la notion de *signifiance*¹⁷, à laquelle il est productif de confronter nos approches.

(ii) Partis d'un questionnement sur la sémosis textuelle, nous avons rencontré le problème des sémiogénèses et de leur aspectualisation (phases inchoatives de détachement de morphologie (déstratification/thématisation), phases terminatives de sémiotisation), phénomènes qui appellent à être mieux décrits. Ces différents moments sémiotiques peuvent avec profit être mis en relation avec les récentes propositions de Bordron (2011) qui distingue *moments indiciaire, iconique* et *symbolique* en rapport avec les trois synthèses kantienne (resp. appréhension, reproduction, reconnaissance). Il semble en effet que le surgissement d'une morphologie au centre du champ correspondrait au moment indiciaire d'un parcours interprétatif, sa thématisation au moment iconique et sa sémiotisation au moment symbolique.

¹⁶ Cf. Fónagy (1983, pp. 64-70).

¹⁷ Cf. notamment (Kristeva, 1974), (Meschonnic, 1979, 1982), (Dessons, Meschonnic, 1998). Depuis la première publication de ce texte nous avons consacré plusieurs études à la question de la signifiance qui prolongent les analyses esquissées ici (Missire, 2018), (Missire, 2020).

Références bibliographiques

- BENVENISTE E., *Problèmes de linguistique générale*, tome II, Gallimard, 1974.
- BORDRON J.-F., *L'iconicité et ses images*, Paris, PUF, Formes sémiotiques, 2011.
- BOTTINEAU D., "The submorphemic conjecture in English : towards a distributive model of the cognitive dynamics of submorphemes", in D. Philips (éd.), *Lexical submorphemics*, Lexis 2, Novembre 2008.
- CADIOT P., VISETTI Y.-M., *Pour une théorie des formes sémantiques, Motifs, Profils, Thèmes*, Paris, PUF, 2001.
- DESSONS G., MESCHONNIC H., *Traité du rythme, des vers et des proses*, Dunod, 1998.
- FÓNAGY I., *La vive voix, essais de psycho-phonétique*, Payot, 1983.
- GOLDINGER S.-D, AZUMA Tamiko, "Puzzle solving science : the quixotic quest for units in speech perception, in *Journal of phonetics*, 31, 2003, 305-320.
- HUSSERL E., *Leçons sur la théorie de la signification*, Vrin, coll. Bibliothèques des textes philosophiques, 1995.
- JAKOBSON R, WAUGH L., *La charpente phonique du langage*, Les Éditions de Minuit, 1980.
- JENNY L, *La parole singulière*, Belin, 1990.
- KRISTEVA J., *La révolution du langage poétique*, Points, 1974.
- MCNEIL D, LINDIG K., « The perceptual reality of phonemes, syllables, words and sentences. » in *Journal of verbal learning and verbal behavior*, 12, 1973.
- MESCHONNIC H., *Pour la poésie IV, Écrire Hugo*, Gallimard, 1977.
- MESCHONNIC H., *Critique du rythme*, anthropologie historique du langage, Verdier, 1982.
- MERLEAU-PONTY M., *La prose du monde*, Gallimard, 1969.
- MISSIRE R., « Perception sémantique et perception sémiotique - propositions pour un modèle perceptif du signe linguistique », in *Texte !* vol. XVIII, n°2, 2013.
- MISSIRE R. « *Faire sens et avoir un sens*, Note sur la signifiante linguistique » *Pratiques*, 179/180, 2018.
- MISSIRE R. « L'articulation sémiotique du sens textuel : signifiante, signification, désignation, expression » dans A. Guillaume & L. Kurts-Wöste (dir.), *Faire sens, faire science*, Londres, ISTE, 2020.
- PIOTROWSKI D., « Morphodynamique du signe I. L'architecture fonctionnelle » in *Cahiers Ferdinand de Saussure*, 63, 2010, pp. 185-203.
- PIOTROWSKI D., « Morphodynamique du signe III. Signification phénoménologique » in *Cahiers Ferdinand de Saussure*, 65, 2012, pp. 103-123.
- RASTIER F., *Sémantique et recherches cognitives*, Paris, PUF, 1991.
- RASTIER F., « Formes sémantiques et textualité », dans D. Legallois (Ed.), *Unité(s) du texte*, *Cahiers du Crisco*, 12, Université de Caen, 2003, pp. 99-114.
- RASTIER F., « Passages ». *Corpus*, 6, Interprétation, contextes, codage, 2007.
- ROSENTHAL V., VISETTI Y.-M. (2008), « Modèles et pensées de l'expression : perspectives microgénétiques », *Intellectica*, 50, 2008, pp. 177-252.
- VERMERSCH P. « Husserl et l'attention. 3. Les différentes fonctions de l'attention », in *Expliciter*, 33, 2000.